

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS A. PÉRIER
Rédacteur en chef. Administrateur.

Secrétaire de la Rédaction :

Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE 102.48 Rédaction
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

REDACTION

ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	35	75
Union Postale	21	43	88

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le bon nationalisme

Je suis nationaliste. Il me semble d'ailleurs difficile qu'un homme, né dans une nation civilisée, glorieuse, ancienne, puisse être privé des sentiments héréditaires que ce mot de nationalisme, nouvellement inventé par les politiciens, exprime gauchement.

J'avoue que je suis même un peu humilié d'être contraint, par le malheur des temps, à faire profession publique d'un « état d'âme » si instinctif et si naturel.

Mais la plupart des Français — du moins ceux qui croient fort — sont présentement occupés à s'excommunier les uns les autres. Rien ne sert d'être un patriote de la veille. Le patriotisme, comme en 1793, risque de devenir un monopole exclusif, à l'usage des citoyens qui tambourinent leur réclame personnelle sur les tambours de nos régiments et déploient notre drapeau comme un prospectus.

Les plus honnêtes gens sont obligés de jurer par tous les saints du Paradis : « Non, nous ne sommes pas des traîtres ! Non, nous ne sommes pas des vendus ! Non, nous ne sommes pas des insulteurs de l'armée ! »

C'est pourquoi on doit se prémunir contre les excommunications possibles. J'ai donc de mon droit de citoyen français — et je remplis (sans me vanter) mon devoir de fantassin régulièrement inscrit sur les registres de l'armée française — en disant à haute et intelligible voix :

Je suis nationaliste.

Le nationalisme doit consister d'abord à aimer notre pays de France, notre territoire fertile et avenant, nos coteaux et nos prairies, nos lacs et nos rivières, l'herbe parfumée de nos montagnes, le blé de nos sillons et le sourire de notre ciel indulgent.

J'ai vu beaucoup de pays, et j'espère en voir quelques-uns encore. Je ne connais pas de contrée qui soit plus variée, mieux enluminée, plus délicieusement multicolore que notre France.

Elle résume, dans la diversité de ses aspects, toutes les beautés et toutes les grâces de l'univers. On y trouve, en un court espace, un merveilleux épanouissement de fleurs, et une moisson de fruits dont l'abondance dépasse presque toujours, au souffle embaumé de nos radieux automnes, l'espoir de nos semailles et la promesse de nos printemps.

Un voyage en France pourrait être une leçon de géographie universelle. On dirait qu'un artiste fantasque a voulu nous offrir, comme en un musée de « réductions » et de « répliques », une collection des formes multiples que peut prendre, pour l'amusement de nos yeux, la vie mystérieuse de la nature éternelle...

Les « causses », récemment explorés, où l'eau du Tarn creuse des crevasses, affouille des grottes et amenuise des colonnades de stalactites, ressemblent, en des proportions réduites, à ces Alpes du Tyrol, dont les terrasses calcaires, incessamment ravannées par le ruissellement des pluies et des torrents, sont le théâtre d'une sorte de drame quotidien où s'agit la querelle séculaire de la terre et des eaux... Le grès des Vosges dessine, en Lorraine et en Alsace, sous les hêtres, les sapins et les mélèzes, un décor dont la structure, noblement architecturale, dispense le voyageur de pousser son enquête jusqu'aux grès de la Suisse et de la Saxe... La Meuse, entre Mézières et Givet, attarde la langue de son cours et déroule, en courbes molles, la flexible nonchalance de ses sinuosités, comme la Volga aux environs de Nijni-Novgorod... Le lac Pavin, dont les eaux sommeillent au fond d'un cratère, dans les monts d'Auvergne, a l'air d'avoir été mis là spécialement afin d'apprendre aux Français — par une comparaison du petit au grand — comment se sont formés les lacs de l'Équateur et les lacs canadiens... Hâtez-vous d'aller au village de Saint-Véran (Hautes-Alpes), à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il en est temps encore ; les avalanches y ont laissé quelques maisons et quelques habitants. C'est le gîte le plus haut perché de France. Allez-y. Après cela, vous pourrez renoncer à l'excursion de l'Himalaya. Vous comprendrez fort bien comment l'homme, animal sociable et naturellement ennemi du froid, peut, tout de même, se résigner à vivre, à aimer, à mourir sous la neige.

Notre « Côte d'Azur », avec ses palmiers, ses aloès, ses agaves et ses cactus, est une petite Afrique, moins chaude, moins sablonneuse... Notre Provence est une grande Grèce, parfumée d'aromates, vibrante de chansons et bruisante de cigales.

Je voudrais que nos romanciers, psychologues ou descriptifs, si longtemps retenus par l'« asphalte », hypnotisés par les « garçonniers » et perturbés par la délectation morose d'un monotone péché, eussent enfin le courage d'émigrer vers un horizon plus étendu. Pourquoi, las de rabâcher d'insipides « parisienneries », ne tourneraient-ils pas leur objectif vers la salubrité de nos provinces françaises ?

J'ai reçu récemment, d'un lecteur qui habite un coin retiré du Midi, une lettre, dont l'accent généreux et irrité m'a beaucoup plu :

Non, mille fois non, votre bande de boulevardiers aveugles et nocturnes n'est pas la France. Mais, hélas ! nous n'avons plus en province de voix pour le crier bien haut ; ceux qui prétendent peindre nos mœurs ne nous connaissent pas mieux que les autres : la monstrueuse capitale nous prend tout, elle absorbe et annihile les meilleurs d'entre nous. Cependant, si elle attire à elle tous les

cerveaux qui pensent, elle nous laisse encore des cœurs pour sentir et pour pleurer de rage quand nous voyons traîner dans la boue ce que nous respectons le plus, et chacune des feuilles que nous lisons, couvrir d'injures notre pauvre France, qui vaut mieux que la réputation qu'elle lui fait.

Et mon correspondant s'indigne contre « les élégants adulateurs de quelques Parisiennes neurasthéniques », contre les fastidieuses fredaines d'« une poignée de cosmopolites fatigués », et refuse de croire à la perpétuité d'une littérature, d'ailleurs ennuyeuse, qui consiste à mettre en lumière des « faisaillages » exceptionnels, pour mieux humilier notre prétendue perversité nationale devant les prétendues vertus de la race anglo-saxonne.

Je suis de cet avis. Récemment, un Anglais, M. Bodley, publiait un gros livre, qui est un hommage à la bonté, à la probité, au labeur héréditaires de notre nation. Nous avons laissé à un étranger le soin de discerner, à travers un chaos d'apparences contradictoires, les sources cachées d'un épanouissement, dans l'organisme de notre société, l'incessante recrue de la force et de la vie. M. Bodley dit expressément que la sarabande des politiciens, les piroquettes des dilettantes et les trafics des pornographes ne constituent pas, actuellement, toute l'histoire de France. Il démontre très bien que, si notre pays est encore vivant, c'est qu'au-dessous de l'écorce moisie, le cœur est bon.

Je souhaite que nos écrivains s'appliquent, de toute leur âme, à reconstruire ce cœur de la France meurtrie et vivace. Troublés par l'effroyable médiocrité des œuvres et des hommes qui se proposent bruyamment à notre admiration, nous cherchons quelque chose de nouveau, quelque chose d'indéfini. Nous avons soif de beauté, de vérité, de réconfort. Nous voulons, après un long larmier où les premiers emplois furent tenus, presque toujours, par des doublures, nous voulons retrouver la splendeur d'une littérature nationale.

Certes, il ne s'agit pas de rompre avec des traditions d'hospitalité intellectuelle, qui, glorieusement transmises dans la suite des générations et des siècles, ont fait, de l'esprit français, l'interprète acclamé de l'esprit humain.

Notre langue, nos coutumes, nos lois, nos arts ont été longtemps en possession d'un monopole d'universalité qui leur fut conféré par l'assentiment unanime des peuples civilisés.

Si nous désirons obtenir le renouvellement de ce privilège, nous devons, comme autrefois, regarder, écouter ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui se pense au delà des frontières.

Il serait ridicule, sot et imprudent de nous blottir chez nous, portes closes, comme un lièvre en son terrier ou comme une autruche dans le sable. Cette posture, peu nationale, nous exposerait à des surprises cruelles. Rien ne sert de détourner les yeux pour ne pas voir la frontière. Elle est ouverte, hélas ! et la brèche n'est pas près d'être réparée. Mais, de grâce, dans nos communications inévitables et obligatoires avec des idées étrangères dont nous ne devons avoir ni la superstition ni la peur, ne gardons plus cette attitude d'écouleur terrorisé par des pédagogues. Relevons-nous de ces genuflexions exagérées. Cessons de proscrire notre « infériorité » devant la « supériorité » des Anglo-Saxons. Quittons le ton pleureur avec lequel nous présumons un serment d'allégeance à la suzeraineté de l'« âme russe » et du « génie scandinave ». Trop longtemps les litanies d'Ibsen nous ont rendus fort injustes pour Corneille, pour Racine, pour Victor Hugo, pour Alexandre Dumas et même pour Émile Augier.

Il est inutile d'aller chercher une morale nouvelle au pied des fjords de la Norvège ou parmi les banquises et les phoques du pôle Nord. Nous avons cru longtemps que le sable salé des steppes était plus fertile en vertus que le terrain généreux où mûrissent nos froments et nos vignes... Il faudrait voir... En tout cas, même si l'on admire l'héroïsme des Samoyèdes, l'élégance des Kalmouks, la grâce des Afghans, la loyauté des Apaches et l'impeccabilité proverbiale des Slaves, on peut, malgré cette fureur d'exotisme, garder un peu de considération pour l'antique prouesse de la nation française.

Pauvre et glorieuse nation, vertueuse, depuis dix siècles, et toujours calomniée, rabrouée, excommuniée par l'assemblée cosmopolite des tartufes internationaux, à qui d'ailleurs elle fournit des arguments terribles par son insistance à se confesser en public !

Donc, allons chercher au dehors les idées vagabondes qui appartiennent, par droit de conquête, à celui qui sait le mieux les assouplir à la sujétion de la phrase et du rythme. Mais si nous voulons trouver un principe de conduite et une règle de vie, restons dans la chère maison où la famille est réunie devant le feu clair, qui se perpétue d'âge en âge sur la pierre du foyer.

Nous sommes issus d'une haute lignée. Nous avons des titres de noblesse et des portraits d'ancêtres. Honorez nos morts. Demandons à nos grands hommes, à nos héros, à ceux qui furent couronnés par la renommée et à ceux que la victoire a trahis, le secret des préceptes qui dictent le devoir et des exemples qui donnent la force de l'accomplir. Ne nous laissons pas d'écouter, dans le silence des basiliques et dans la paix des cimetières, ce que proclament les sépultures glorieuses et ce que murmurent les tombes oubliées. Partout nous entendons le même conseil de droiture, de justice, d'abnégation et de charité.

Les Français, dont nous avons recueilli le domaine, ont été chevaliers errants, champions armés du Droit, défenseurs des faibles, tuteurs des opprimés, adversaires des pouvoirs iniques, et, en toute

rencontre, ennemis jurés de la fraude, du mensonge, de la ruse et du dol. La tradition de leurs vertus s'est établie sur notre sol, en dépit de la diversité des provinces, malgré la rivalité des races, et sous l'action différente d'un climat changeant. Michelet n'avait pas tort d'appeler ceci un miracle, si l'on entend par miracle ce qui n'est arrivé qu'une fois dans l'histoire de l'humanité. La bonne graine d'où est sortie notre nation a pu germer aussi bien dans le granit de la Bretagne que sur les côtes sèches du Languedoc. Une juxtaposition de patries locales a formé, par une longue communauté d'entreprises et de souffrances, des réussites et de revers, l'âme de la grande Patrie. Les Bretons, les Poitevins, les gens de la Saintonge et de la Guyenne, les montagnards de la Biscaye et les riverains de la Garonne, les Lains de la Provence et les Celtes de l'Auvergne, les Bourguignons, les Flamands, les Francs-Comtois, les Champenois, les Normands, les Picards, les Lorrains, les Alsaciens, tous, Français de France, se sont mis d'accord pour combattre, pour souffrir, pour pleurer, pour chanter ensemble, et ils ont inscrit la liste, à peu près complète, des vertus humaines, au livre triomphal des époques françaises.

Les Français, qui nous ont légué un si riche trésor de littérature et d'art, sont reconnus, par les plus illustres interprètes de l'opinion européenne, comme les représentants du bon sens, de la simplicité spirituelle et du goût. Leur raison était volontiers narquoise. Ils avaient coutume d'achever, par les atteintes aiguës de l'épigramme, ce qu'ils avaient commencé à la pointe de l'épée. Gabeurs et gausseurs, vifs à la riposte, prompts à la parade, ils avaient des coups de langue et des traits de plume qui valaient des coups d'estoc et des flèches d'arbalète. Maint d'œuvre de sonnettes en fut balafé, meurtri et penaud. L'histoire de France ne se réduit pas à une longue bataille contre la puissance anglaise, contre la maison d'Autriche, contre l'empire allemand. C'est aussi la lutte de la sottise et de l'esprit.

La sottise nous déplaît parce qu'elle est ouvrière de discorde. Les plus intelligents et les plus populaires de nos grands hommes — un Henri IV, vainqueur de la guerre civile, un Hoche, victorieux des chouaneries — furent des pacificateurs.

Nos aïeux, s'ils revenaient au monde, riraient amèrement de cette singularité féroce qui, sous prétexte de décerner une étoile, et de refuser aux autres, je ne sais quel brevet de « Français de France », justifie les prétentions des pédants d'outre-Rhin, en reprenant la barbare doctrine des races, comme pour mieux exclure de la patrie française Kellermann et Kléber, Turenne et Fabert, Metz et Strasbourg.

Accepter, sans aucun reniement, l'héritage du passé, avec toutes les dettes qu'il impose et toutes les obligations qu'il prescrit ; reconnaître, dans la durée des temps, le bienfait de tous ceux qui ont construit, par le sacrifice de leur sang et de leurs larmes, l'unité nationale ; inviter à l'œuvre commune tous les Français, sans s'inquiéter de savoir s'ils sont Celtes ou Francs, Gallo-Romains ou Normands ; réserver notre fidélité particulière à ceux d'entre nous qui, séparés violemment de la patrie, attendent fraternellement le jour béni des unions fraternelles ; — rendre à ce pays son ancienne primauté intellectuelle, et, pour cela, éviter d'abord la déraison, le fanatisme, l'intolérance, qui ne sont pas des choses de chez nous ; — tel doit être le programme du nationalisme, si ce mot à un sens.

C'est ainsi, et non pas autrement, que je suis nationaliste.

Gaston Deschamps.

AU JOUR LE JOUR

La Cour de cassation

La Cour de cassation fait beaucoup parler d'elle en ce moment. Peut-être même plus qu'elle ne voudrait, car elle est, d'ordinaire, bien calme, bien silencieuse, et le gros public s'il ignore pas son existence, ne connaît ni le nom, ni le nombre de ses membres, ni ses jours d'audience, ni ses usages, ni ses traditions.

Sans vouloir faire, à cet égard, une conférence en plusieurs points, je voudrais, puisque la Cour suprême est d'actualité, lui consacrer quelques notes qui permettront aux profanes de se familiariser davantage avec elle.

La Cour de cassation se compose comme magistrats du siège — c'est-à-dire inamovibles — d'un premier président, de trois présidents de Chambre, et de quarante-cinq conseillers. Elle a, comme magistrats du Parquet, un procureur général et six avocats généraux.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le premier président est M. Mazeau, et le procureur général M. Manau. On sait aussi, par ses récents incidents, que les trois présidents de Chambre sont : l'un, M. Tanon, qui préside la Chambre des requêtes ; l'autre, M. Ballot-Beaupré, qui préside la Chambre civile où il vient de remplacer M. Quesnay de Beaurepaire ; et le troisième, M. Loew, qui préside la Chambre criminelle.

Ces trois Chambres se composent chacune, indépendamment de leur président, de quinze conseillers et de deux avocats généraux. En voici la composition actuelle :

CHAMBRE DES REQUÊTES

Président : M. Tanon.
Conseillers : MM. Petit, Lepelletier, Voisin, George-Lemaire, Lardenois, Cottelle, Denis, Besnard, Loubes, Marignan, Letellier, Alphandéry, Fochier, Zéys, X... (ce dernier devant succéder à M. Ballot-Beaupré, qui vient d'être nommé président de Chambre).
Avocats généraux : MM. Melcot, Puchet.
Greffier : M. Girodon.

Jours d'audience : Les lundis, mardis et mercredis, à midi.

CHAMBRE CIVILE

Président : M. Ballot-Beaupré.
Conseillers : MM. Daresse, Crépon, Faure-Biguet, Durand, Ruben de Coudray, Faye, Serre, Chévrier, Raynaud, Falcimaigne, Fancouneau-Dufresne, Ron, Fabreguettes, Calary, Maillet.
Avocats généraux : MM. Desjardins, Sarrut.
Greffier : M. Saïge.
Jours d'audience : Les lundis, mardis et mercredis, à midi.

CHAMBRE CRIMINELLE

Président : M. Loew.
Conseillers : MM. Sallantin, Sevestre, Vételay, Chambareaud, Paul Dupré, Accarias, Bard, Dumas, Roulier, Boulluche, Laurent-Atthalin, Duval, Lasserre, Dupont, Legrix.
Avocats généraux : MM. Mérillon, Duboin.
Greffier : M. Coutant.
Jours d'audience : Les lundis, mardis et samedis, à midi.

Ajoutons, pour être complet, que la Cour suprême a un greffier en chef, qui se nomme M. Ménard ; un bibliothécaire, qui est M. Richou ; trois commis d'ordre, deux interprètes, un receveur de l'enregistrement, huit huissiers et un concierge. Tel est, du haut en bas de l'échelle, le personnel intérieur de notre Cour de cassation.

Le tableau de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation comprend soixante membres. Le Conseil de l'Ordre est ainsi composé : MM. Gosset, président ; Moutard-Martin, 1^{er} syndic ; Rambaud de Laroque, 2^e syndic ; Godel, secrétaire-trésorier ; Démons, Gadey, Boivin — Champeaux, Rigot, Durnerin, Lesueur, membres.

Si, maintenant, vous avez un procès devant la Cour suprême, et que vous ayez, par conséquent, intérêt à en apprendre davantage, sachez donc que les audiences de la Cour sont publiques, et qu'elles durent quatre heures ; que les conseillers y siègent par rang d'ancienneté, et que le rang d'ancienneté est fixé non pas par l'âge, mais par la date et l'ordre de la nomination.

Sachez aussi que les Chambres ne peuvent rendre d'arrêts qu'au nombre de onze membres au moins et que si, par l'effet des empêchements ou des absences, le nombre des conseillers présents se trouve inférieur à ce nombre, il y est pourvu en appelant, selon l'ordre de l'ancienneté, les conseillers attachés aux autres Chambres.

Un cas peut se produire : c'est celui où il y aurait partage absolu des voix dans une affaire. On prend alors cinq conseillers supplémentaires pour vider le litige, ces cinq conseillers étant pris d'abord parmi les membres de la Chambre qui n'auraient pas assisté à la discussion de l'affaire, et, subsidiairement, parmi les membres des autres Chambres, selon l'ordre de l'ancienneté.

Vous voilà, maintenant, à peu près parés pour le cas où, dans un procès quelconque, vous auriez l'idée d'aller en cassation. Je ne vous le conseille pas, cependant. La procédure y est généralement fort longue, et c'est même pour cela, sans doute, qu'on a porté à soixante-quinze ans l'âge de la retraite pour les membres de la Cour suprême. C'est pour qu'ils aient le temps de juger les procès qu'on leur soumet.

On m'a cité, à ce propos, un mot amusant d'un des doyens de la Chambre criminelle, à qui l'on demandait, peut-être un peu indiscretement :

— Voyons, monsieur le conseiller, quelle est votre opinion sur cette affaire Dreyfus ?
— Je n'en ai pas, dit-il.
— Comment cela ?
— Mais non, je n'en ai pas ! Pourquoi en aurais-je une ? Je prends ma retraite au mois d'octobre, et, à ce moment, l'affaire ne sera pas finie !...

André Nède.

Échos

La Température

Le baromètre à 756 mm à sept heures du matin n'était plus qu'à 755 mm vers quatre heures du soir ; le vent est très fort du Sud sur la Manche et la Bretagne et des pluies sont signalées à Besançon et à Ouessant. Mer agitée sur notre littoral de l'Ouest. La température est en légère baisse ; hier dans la matinée le thermomètre indiquait 50 au-dessus et 110 dans l'après-midi ; 120 à Alger et à Malte.

En France des ondées avec temps doux sont toujours probables. Dans la soirée le thermomètre était à 49 et le baromètre vers minuit restait à 756 mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 110 ; à midi, 160. Ciel radieux.

LES INTERPELLATIONS SÉNATORIALES

Plusieurs sénateurs avaient choisi la journée d'hier pour interpellier le gouvernement sur les incidents de « l'affaire », estimant sans doute que le Sénat se doit à lui-même de ne pas laisser à la Chambre le monopole des débats inutiles.

Il est à peu près impossible, à l'heure où nous en sommes, de dire quelle chose d'un peu neuf sur cette interminable histoire. Mais pourtant quelques-unes des réflexions que les redites arrachent aux orateurs ou aux interrupteurs méritent encore d'être relevées.

Tout d'abord il est à remarquer que tous les orateurs s'approprient et louent sans réserve le mot de M. Charles Dupuy : Finissons-en ! et qu'ils en profitent pour revenir impertinamment aux mêmes tentatives et aux mêmes sophismes. De sorte que le président du Conseil a pu leur répondre avec esprit et à-propos : « Comment voulez-vous qu'on en finisse puisque vous recommencez sans cesse ? »

Il est à remarquer aussi qu'un sénateur a eu un cri du cœur singulier à propos de M. Quesnay de Beaurepaire. Comme M. Le Provost de Launay rappelait que le Sénat eût autrefois grande confiance en l'honorable ex-président de la Chambre civile de la Cour de cassation, M. Desieux-Juncas s'écria qu'on n'est pas obligé d'estimer les instruments dont on se sert.

C'est imprudent, car il appelait la réplique que M. Le Provost de Launay n'a pas laissée échapper. A savoir : que les gens

propres aimaient les instruments propres.

Je trouve d'ailleurs, et je me permets de dire qu'on est un peu sévère pour M. Quesnay de Beaurepaire, qui est sans doute un très brave homme et qui n'a d'autres défauts qu'une excessive irritabilité et une imagination exorbitante pour un magistrat. Cette imagination lui fait exagérer les services qu'elle lui a rendus contre Boulanger. Voilà tout.

Enfin, il convient de retenir cette constatation toute psychologique :

Il y a des gens qui insultent l'armée à propos de l'affaire. C'est incontestable. Il y a aussi des gens qui insultent la justice à propos de cette même affaire.

Il y a enfin des gens qui n'insultent jamais ni l'armée ni la justice.

Et c'est sur ces malheureux que tombent à bras raccourci les insulteurs de l'armée et ceux de la justice. On dirait que ces deux catégories d'insulteurs ne peuvent pardonner aux personnes tranquilles d'avoir raison. C'est drôle. Mais comme c'est humain !

Parmi ces personnes qui épient leur calme et leur modération, il convient de ranger en bonne place un député conservateur du Calvados, M. Conrad de Witt, qui vient d'avoir le courage d'écrire à une feuille de sa région : « J'ai trop le souci de l'honneur de mon pays pour croire facilement à tous ces rancœurs d'anticambure qui sont portés à la tribune de la Chambre les jours de grande représentation. »

Curieuse époque que celle-ci, qui force de délivrer des brevets de courage au simple bon sens. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Au Conseil des ministres d'hier matin, M. Peytral, ministre des finances, a fait savoir qu'il venait de nommer M. Rivaud, ancien préfet du Rhône, mis en disponibilité sous le ministère Brisson, aux fonctions de percepteur de la 2^e division du neuvième arrondissement (quartier de la Chaussée d'Antin), en remplacement de M. de La Guernerie, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

INSTANTANÉ

M. RIVAUD

Complétait avec M. Lutaud et M. Lauranceau le trio des trois préfets de 1^{re} classe que le ministre Brisson avait écartés de l'administration pour donner à ses mouvements administratifs une orientation radicale.

La compensation qu'on donne aujourd'hui à M. Rivaud n'est évidemment pas de premier ordre, mais enfin, c'est une compensation. M. Charles Dupuy, qui a remplacé M. Lutaud comme préfet d'Alger, qui a donné à M. Lauranceau la trésorerie générale du Gard, montre une fois de plus, en appelant M. Rivaud à une situation des plus honorables, qu'il entend, sans faire œuvre de représailles, poursuivre une œuvre de conciliation en pansant les blessures très inconsidérément faites par le ministère précédent.

M. Rivaud est un des fonctionnaires dont la carrière a été la mieux remplie. Il a débuté dans l'administration en 1871, c'est-à-dire sous la République. C'est peut-être pour cela que la République l'avait sacrifié ! Successivement préfet des Hautes-Pyrénées, préfet des Pyrénées-Orientales, préfet de la Charente, du Calvados et de la Loire-Inférieure, M. Rivaud était préfet du Rhône depuis neuf ans quand on l'a, suivant la formule consacrée, si gentiment mis « à pied ». Tous les préfets de France ont dû se faire à ce moment-là de singulières réflexions sur l'inconstance des fonctions administratives. Et c'était un personnel assez découragé pour n'avoir pas besoin de l'être encore davantage !

M. Rivaud est bien connu sur le boulevard. Par l'importance de sa fonction, le préfet du Rhône est obligé d'être aussi souvent à Paris qu'à Lyon. De cinquante à cinquante-cinq ans, les cheveux ras, la moustache en brosse, une figure à la fois fine et énergique. A d'ailleurs, le moral de son physique.

Commandeur de la Légion d'honneur.

Une nouvelle candidature vient de surgir au fauteuil devenu vacant à l'Académie française par la mort de M. Edouard Hervé : celle de M. le vicomte Georges d'Avenel.

Laurent du grand prix Gobert pour son important ouvrage *Richelieu et la Monarchie absolue*, devenu aujourd'hui classique dans l'Université, M. le vicomte Georges d'Avenel lui-même récompensé deux fois par l'Académie française pour son *Histoire économique de la propriété et des salaires*, filon nouveau d'histoire originale, féconde en découvertes et littéraire par la forme.

On doit encore à M. d'Avenel des études très documentées sur le *Mécanisme de la vie moderne*, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et dont plusieurs volumes ont déjà paru.

Le duc de Feltre, ancien député des Côtes-du-Nord, a fait circuler l'autisme dernier, dans un certain nombre de départements, une pétition en faveur d'un projet de loi sur le recrutement, dont il est l'auteur et qui a réuni un grand nombre de signatures.

Ce projet de loi a pour but de former une forte armée de métier composée de volontaires avec primes servant cinq ans, et de réduire à un an la durée du service obligatoire, pour tous les hommes de la classe.

Conformément aux conclusions du rapport de M. Armez, député des Côtes-du-Nord, la Commission vient de prendre ce projet de loi en considération.

La souscription ouverte depuis trois jours par notre excellent confrère le *Matin*, pour offrir à l'administration de la marine un torpilleur sous-marin atteint ce matin la somme de 126.708 francs.

Le *Figaro* a reçu la visite de deux hommes pas ordinaires. Le plus petit a 1 m. 89 ; le plus grand, 1 m. 92. Ils sont Turcs, ou pour mieux dire, Albanais. Ils s'appellent Cartanji et Coudezzelli et sont les lutteurs attitrés du Sultan.

Couffés de leur large turban, vêtus de leur large costume d'Albanais, ces hommes donnent l'impression de la force et de la puissance, et leur aspect a quelque chose de saisissant. Ils sont du rest considérés comme invincibles.

Arrivés hier matin à Paris, ils viennent courir leur chance dans le Grand Prix de Lutit, et hier soir ils se sont pour la première fois mesurés avec des adversaires dignes d'eux, devant une foule énorme. Voici closes les épreuves éliminatoires, et ce soir les Folies-Bergères verront commencer les demi-finales de cette épreuve sportive si intéressante.

Seize hommes restent qualifiés. Ils seront présentés au public, et s'appellent : Pytlaski, Cartanji, Coudezzelli, Petroff, Yan Thys, Sabès, Aimable, Laurent, Constant, Pique-Planque, Pietro II, Fénélon, Boyer, Raul de Cahors, Bon-doux, Paul le Mastoc. C'est un lot d'hommes peu communs.

Ce soir, les deux premières demi-finales seront disputées entre Sabès et Yan Thys, Pytlaski et Boyer.

Tous Paris

Le prince Maximilien de Saxe, qui a récemment, comme nous l'avons annoncé, brillamment soutenu sa thèse de docteur en théologie, vient d'accepter le poste de vicaire à Nuremberg.

Le prince a renoncé à ses titres et c'est sous le nom de D'Wettin qu'il exerce son sacerdoce et qu'il fera le bien, comme il l'a fait à Londres où, dans les quartiers les plus miséreux, il a laissé un souvenir impérissable.

On télégraphie de Saint-Petersbourg les détails suivants sur la visite que l'empereur Nicolas II a faite, le jour même de l'inauguration, à l'exposition d'art français organisée par la Société d'encouragement des arts avec concours du

les chaises du foyer sont occupées. Dans la salle :

Au premier rang : Malik Mansour Mirza, second fils du schah de Perse, accompagné de S. Exc. K. Yamakam, le doyen des ministres persans ; du prince Malcolm, de S. Exc. Ala Oul Moulk, ambassadeur de Perse à Constantinople ; du général Neriman Khan, ministre de Perse à Vienne ; du général Archak Khan, aide de camp du Schah, attaché à la personne du prince ; Mouzayen Oud Dowlé, savant persan ; du docteur Khalil Khan.

S. A. R. le landgrave de Hesse, accompagné du baron de Flotow, grand maître de sa Cour, et du comte de Blumenthal, son chambellan.

Parmi les invités :

L'ambassadeur des Etats-Unis, les ministres de Perse, de Belgique, de Suède et Norvège et Mme Due, du Mexique et Mme de Mier, du Brésil et Mme de Piza, de Chine, de Belgique ; l'honorable Jack Monson, M. et Mme Youssef Khan Nazare-Aga, M. et Mme Ardachir Khan Nazare-Aga, Mirza Abbas Ali Khan, baron Fallon, l'honorable Reginald Lister, M. et Mme Henry Vignaud, M. et Mme de Lucius, M. et Mme Bastin, M. et Mme de Weede, M. et Mme R. Fernandez de Arceaga, M. et Mme Julio Limantour, baron S. de Grovestins, Mgr Montagnini, secrétaire de la nonciature apostolique ; M. Back de Surany, M. Hussein Khan, le cheikh Mohammed Hassan, comte et comtesse Henri de Lieckewitz, né Impériale ; marquis de Novalles, Wang-Si-Khen, membres du corps diplomatique.

M. Chanchard, M. Le Gall, directeur du cabinet du Président de la République, Benjamin Constant, l'ambassadeur de l'Inde, le baron de Billaud, le général et Mme Keiser, le commandant Tarbouriech, le lieutenant et Mme Crosti, le lieutenant de Piépage, MM. Paul Chack et Vigy, enseignants de vaisseau ; princesse Malcolm, duc de Stacpoule, M. Malivoire de Butet, ministre plénipotentiaire, et Mlle de Butet, vicomtesse et vicomtesse de Toustaint, comte de Castellans, députés ; comtesse de Blanzay-Foullet, M. et Mme François Arago, Mlle de Béry, M. de La Hubandière, marquise Paulucci dei Calboli, comtesse Lydie Rostopchine, comte et comtesse Elie d'Aravay.

Baron de Foucaucourt d'Ardevanne, Mme Joest, Mme Ch. Cartier, vicomte F. de Lesguern, M. de Bellis, député italien ; baronne de Flotow, Mlle de Flotow, comte et comtesse Henri de Bédouville, M. et Mme Riccardi, née Melnikoff, M. et Mme Mlle Cuquelard-Clarygny, Mlle Charbonnier de La Bédollière, M. et Mme Georges Lebevy, comte et comtesse Jacques de Bryas, comte et comtesse M. de Noailles, M. et Mme Fernand du Chaylard.

M. et Mme Donop de Monchy, M. et Mme Paul Hottinguer, baronne de Reinitz, Mlle B. Schlesinger, M. et Mme Auguste Cellier, vicomtesse de La Ferté, M. et Mme Charles Forges, M. et Mme J. B. Pesson, marquis de Fresnoy, M. et Mme William Pearson, M. et Mme L. Dettelbach, M. et Mme J. Berr de Turique, M. Desjardins, député, et Mme Desjardins ; vicomte et vicomtesse de Grandagne, M. André Delieux, député du Gers, et Mlle Delieux, baron Pasquier, Mme Stolpovsky.

Marquis et marquise de Vistabella, miss Yznaga, M. Yznaga, M. Polovtsov, baron et baronne d'Anzaga, M. Alphonse Luuyt et Mlle Luuyt, baronne Fernand de La Tombelle, duc de Tarente, baronne de Pommerai, comte et comtesse de Strachwitz, M. Henri Cartier, M. et Mme Boué, M. et Mme Emilie Herman, M. et Mme E. L. Allison Robson, M. et Mme Raphaël Georges Lévy, Mme de Lanchères, M. Trasca.

M. et Mme Georges Reynard, miss Clifford, M. Malmain, M. de Weibrouck, Mme Léon Lafargue et M. Camille Lafargue, M. et Mlle Delsol, Mme Anson, M. et Mme Chaisemartin, M. Ernest Lamv, M. et Mme Edmond Henry, M. et Mme H. Chapelle, M. et Mme Mirtil, M. et Mme Eugène Bonzon.

M. de Blowitz, correspondant du Times ; M. Cramme, correspondant du Daily Telegraph et Mme Ozzanne ; M. R. Schiff, correspondant du Morning Post ; le docteur Cimino, correspondant du Corriere di Napoli ; M. Frédéric Schiff, correspondant du Wolf Bureau ; M. Th. Wolff, correspondant du Berliner Tageblatt ; M. Beporadi, M. et Mme Mismine, Mme Pelletier, M. et Mme Borlot, Mme Vmior, M. et Mlle Heolz-Dejongo.

M. et Mme Mlle Dufresne, M. et Mme Rabbe, Mme Henri Noiret, le docteur et Mme J. Magnin, M. et Mme Boucher-Cadart, M. et Mme Raymond Blanchet, M. et Mme Mlle Lahaud ; docteur et Mme Julien, docteur et Mme Leudet, M. et Mme John Jones, Mme Raulin, M. et Mme Francis Thomé, M. et Mme Souchon, M. Favon, conseiller à l'École de la République helvétique, et Mme Favon, M. et Mme Tony Bardot, Mme E. F. Willcomb, M. et Mme Ulrich, Mme Dietz-Monin, M. Victor Demont, Mme Durand, M. et Mme Dejean-Albert, M. et Mme Mlle Sauffroy, M. et Mme Mlle Victor Keiser ; M. et Mme Henri Coville.

M. Th. Revillon, M. et Mme Arthur Lévy, M. et Mme Benjamin Lucas, M. Huot, consul général de France, M. et Mme Huet, et Mme G. Herbert, M. et Mme M. Robaglia, M. et Mme Lefebvre, M. et Mme Franck, Mme Lloyd, M. Léon Lautier, M. et Mme Georges Leconte, M. Armand Lévy, docteur et Mme Dubois, M. et Mme Albert Petit, M. et Mme Maurice Polack, Mme J.-B. Payen, Mme et M. Martet, M. et Mme David, M. et Mme Reichbach, Mlle Grandjean, M. et Mme Mlle Gheusi ; docteur et Mme Maurice de Fleury, M. et Mlle Bernay, M. et Mme Barozzi, M. A. de Lapré, Mme Espenans.

Mme A. Matrot, M. et Mme Lafloffe, Mmes Ruedel, Mme Allouard Jouan, Mme Maurice Donnay, M. Jules Renard, M. et Mme Legay, M. et Mme Stasse, M. et Mme Paul Lenglet, M. et Mme Paul Lévy-Moch, M. et Mme Fauconnet, M. et Mme Frodo, M. et Mme A. Cohl, M. et Mme Pouché, M. et Mme Bontelles, M. et Mme F. Testet, Mme et Mlle Duffe, M. et Mme Bouché, Mme et Mlle Monton, M. et Mme Tirmann, M. et Mme Cabaillet-Lassalle, M. et Mme Jacquemin, M. et Mlle Léon, M. et Mme Mlle Thirria ; M. et Mme André Pelletier, Mme D. Harentz, M. et Mme Pam, M. et Mme de Trabado, Mme et Mlle Charpentier, M. et Mme Minart, Mme Thébault, M. et Mme Jules Comte, M. et Mme Adolphe Todd, M. et Mme Em. Terquem, M. et Mme Cathlat, M. et Mme Fernand Faure, M. et Mme Rambaud, M. et Mme Paul Lefebvre, Mme Mléan.

M. et Mlle Lunier, M. et Mme Poidatz, M. et Mme P. Gervais, Mme Baugé, M. et Mme Gaston Deschamps, M. et Mme Baude de Maurelles, M. et Mme Gluis, M. Serandit de Belzin, M. et Mme Maillet, M. et Mme Paul Vieugé, M. Adolphe Dany, Mme Pierre Delbet, docteur et Mme A. Chantemesse, M. et Mme Mlle Piot, M. et Mme Widemann, M. et Mme Puget, Mme et Mlle Paul Bosq, M. et Mme Schweitzer, M. et Mme A. Voly, M. et Mme Laurence, M. et Mme M. Marchal, Mme d'Araujo, docteur et Mme Maison, Mme G. Marx, M. et Mme E. Dainville, Mme Götting-Angar, M. et Mme de Launay, Mme Cléry de Collet.

MM. Barbazon Jeunehomme, David, T. Do, Henry de Moyan, Helly, Fossey, René Petithomme, A. Guérin, L. Ducastel, G. de Molins, Jacques-René, Rudin, Ch. Hoeller, Guillaume Singer, de Paléville, Harry Mettler, Berendson, Goron, Ridgeway-Givry, docteur Nachtel, Tresca, Laura, Dossier, Lemaire, E. Carron S. Burat, B. Fichet, Nathan, J. Silvestre de Sacy, Charles Guillemot, Emile Guillard, C. Martin, le sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers et Mme Masson, F. Bourgeois, Janson, E. d'Allemagne, Gaudais, Bricaut, le président Lefevre de Vieville.

Chollet, Walter, H. Desforzges, Pegat, Louis Fauchard-Magnan, E. Renard, administrateur des chemins de fer de l'Est ; Bachelot, Albert Wunsch, Bellot, M. Gaston Vallée, etc.

Les « Quinze » ont vu le programme. Et cette désignation a paru surprendre les Parisiens les plus informés. C'est qu'elle est nouvelle, en effet.

Les « Quinze » sont de tout jeunes musiciens recrutés parmi les plus brillants et les plus récents lauréats du Conservatoire, par la société Humbert de Romans.

L'œuvre est déjà connue. Elle est fondée depuis deux ans, et s'est donnée pour but, sous la très habile et très artistique direction de M. Edmond Mélan, l'étude et l'interprétation publique des chefs-d'œuvre de la musique sacrée et de la musique classique ancienne et moderne.

Toutes ses exécutions publiques sont données au profit d'œuvres de bienfaisance. La Société est composée de chœurs mixtes et d'un orchestre. Ce sont les plus jeunes membres de cet orchestre qui, constitués en un groupe spécial de quinze exécutants, se proposent d'organiser dans le monde des concerts de musique classique et moderne, et donnaient hier, au Figaro, la première de ces auditions.

Ils ont de dix-huit à vingt et un ans, et sont déjà des virtuoses consommés. Leur orchestre est ainsi composé :

Violon : MM. Ph. André, Louis Giron, H. de Martini, G. Lavello, Caplet, Henri Bloch, F. Berthe, Georges Duval ; Alto : MM. H. Casadesu, Romain Verney ; Violoncelle : MM. Francis Thibaud, Fernand Chy ; Contrebasse : M. Ed. Nanay ; Piano : M. Edouard Bernard ; Harpe : M. L. Zurluh.

Ces jeunes gens ont exécuté, en véritables maîtres, une délicieuse valse de Saint-Saëns, *Wedding cake*, deux courtes et savoureuses pages de Grieg, et le classique *Menuet* de Boccherini, que ces jeunes archets ont « murmuré » avec un art charmant.

Brillant début, après lequel les « Quinze » peuvent affronter sans crainte le jugement des plus difficiles.

M. Barthet, l'excellent artiste de l'Opéra, présentait à nos invités deux très élégantes mélodies, dont l'auteur est M. Youssef Khan Nazare-Aga, premier secrétaire de la légation, fils du distingué ministre de Perse à Paris : *Ich-bas*, poésie de M. Sully-Prudhomme, et *Cavalcade*, poésie de M. Armand Renaud.

M. Nazare-Aga avait bien voulu accompagner au piano son interprète. Et cette audition fut un grand succès pour l'auteur et pour son interprète, M. Barthet, que nous aurons bientôt le plaisir d'aller applaudir chez lui, à l'Opéra, dans *Gul-laume Tell*.

Mlle Miriam Manuel appartient à cette aimable petite troupe de cantatrices fantasistes que mènent à la mode, en ces derniers temps, les music-halls montmartrois. On y remarqua sa gaieté, le charme de ses danses, la spirituelle hardiesse de son jeu, et très vite le succès lui est venu.

Mlle Miriam Manuel a joliment chanté et dansé, en un costume qui sied à ravir à sa beauté, la Habanera de *La Toledad*, d'Ed. Audran ; puis une vieille chanson populaire : *C'est à Paris*, que les contemporains de Timothée Trimm (auteur oublié de cette fantaisie) ont longtemps fredonnée.

Un solo de harpe, *Souvenir de Mar del Plata*, précédait au programme la représentation de l'acte de M. Maurice Donnay. Nos invités ont eu l'occasion d'y applaudir un jeune homme dont la réputation de virtuose s'est, en ces dernières années, le plus brillamment établie : M. Fernand Maignien. M. Maignien possède au plus haut degré les qualités d'élégance et de style si difficiles à acquérir dans l'art auquel il s'est consacré. Son succès a été très vite.

On attendait avec impatience l'acte nouveau de Maurice Donnay : *Folle entreprise*.

Folle entreprise est le titre d'une pièce en vers élaborée par un clubman, et destinée par lui à l'un de nos cercles les plus en vue. Interprète de son œuvre, ce poète amateur a confié chez lui, pour lui donner la réplique et « répéter », une artiste inconnue et vague, en quête d'engagement, et que les amis du club lui ont recommandée.

La recommandation était inutile. André reconnaît en Marcelle une femme du monde qu'il a passionnément aimée, et que le divorce et la ruine ont poussée aux aventures de la vie de théâtre. Et l'on devine de quelle façon se dénouera cette rencontre.

Mais ce qui échappe à toute définition, c'est l'esprit, c'est la fantaisie charmante d'un dialogue où se reconnaît à chaque phrase, à chaque vers, la « marque » de l'écrivain ; c'est l'intermède comique d'un entretien où s'enchevêtrent — sans pourtant que l'action s'y ralentisse ou s'embrouille un seul instant — la prose des explications échangées et les vers de la pièce répétée... Et quels vers ! M. Maurice Donnay a trouvé le moyen de les faire à la fois risibles et charmants : et l'on n'imagine pas quel comique exquis se dégage de cette parodie — qui était, au fond, très difficile à exécuter — du « vers d'amateur ».

L'auteur de *Georgette Lemoine* triomphant au Figaro comme il triomphait chaque soir au Vaudeville, a eu la bonne fortune de rencontrer, pour jouer sa *Folle entreprise*, les interprètes mêmes que semblait réclamer l'ouvrage. Personne (on l'a déjà dit) n'incarne plus exactement que M. Guity la fantaisie de Donnay. M. Guity a l'élégance, la gaieté froide, l'émotion à fleur de peau — cette émotion spéciale que la raison surveille et dont l'esprit a l'air de n'être jamais tout à fait dupe. Mlle Bertin, l'exquise pensionnaire de la Comédie-Française, plus gracieuse et plus jolie que jamais, donnait la réplique à l'excellent comédien, et elle l'a fait avec un charme, une spirituelle finesse, une ironie souriante qui ont ravi.

Mlle Delina avait bien voulu apporter à cette première fête le concours de son admirable talent et de sa voix merveilleuse. Son entrée a été saluée de longs applaudissements.

La grande artiste a chanté deux morceaux : *Apaisement*, de Beethoven, et une mélodie inédite de J.-B. Weckerlin : *Amour, dis-moi*, que le maître lui a dédié, et qu'elle chantait pour la première fois. Deux pages émus, que M. Fernand Maignien accompagnait à la harpe, et où Mlle Delina mit toute la puissance d'un art qui ne sera pas surpassé.

Son succès a été triomphal.

LES AFFAIRES EN COURS

Le commandant Esterhazy qui était, ainsi que nous l'avions annoncé, parti de Rotterdam avant-hier, mercredi, à deux heures et demie, est arrivé à Paris le soir, à 11 h. 17.

Un certain nombre de journalistes l'attendaient sur le quai de la gare du Nord.

M. Esterhazy, vêtu d'un long pardessus gris, coiffé d'un chapeau de feutre dit « cronstadt », est descendu seul d'un compartiment de 1^{re} classe. Il a laissé pousser sa barbe, qu'il porte courte et grisonnante, et à l'air fatigué.

Très entouré dès qu'il eut mis pied à terre, M. Esterhazy a serré la main à quelques journalistes, mais il s'est débarrassé de toute interview :

— Je ne parlerai, a-t-il dit, que devant la Cour de cassation.

Puis il est sorti de la gare et est monté dans un fiacre, qui s'est éloigné rapidement.

M. Cabanes, l'avocat du commandant, a vu son client le soir même de son arrivée, et s'est de nouveau entretenu avec lui hier matin au sujet de la déposition qu'il va être appelé à faire devant la Chambre criminelle de la Cour de cassation.

Dans l'après-midi, M. Esterhazy s'est rendu avec M. Cabanes chez M. Sauvel, avocat à la Cour de cassation. C'est à la suite de cette entrevue que M. Loew a été avisé par M. Sauvel de l'arrivée à Paris du commandant Esterhazy, et que sera fixée la date de sa convocation devant la Chambre criminelle.

On assure que le commandant Esterhazy est descendu à l'hôtel du Maréchal-Ney, rue Denfert-Rochereau.

L'enquête ouverte par M. le premier président Mazeau, assisté de MM. les conseillers Darost et Voisin, au sujet des allégations de M. Quesnay de Beaurepaire, sera, à ce qu'on assure, terminée à la fin de cette semaine.

Nous avons annoncé que la Chambre criminelle avait entendu les experts en écritures qui, au procès de 1894, avaient été appelés à déposer sur la question du bordereau, ainsi que ceux d'entre eux qui, lors de la comparution du commandant Esterhazy devant le Conseil de guerre, avaient eu à se prononcer sur ce même document.

Ont été aussi entendus : MM. Gobert, Bertillon, Charavay, Couard, Varinard et Belhomme.

Il paraîtrait que la Cour, sans entrer dans un débat qui aurait pu traîner en longueur, se serait bornée à demander aux différents experts s'ils maintenaient la conclusion de leurs rapports.

M. Gobert aurait déclaré, comme il l'avait déjà fait antérieurement, que cette pièce n'émanait pas de la main de l'ex-capitaine. Quant aux trois experts du procès Dreyfus, ils auraient été aussi affirmatifs qu'en 1894 pour soutenir que le bordereau était bien de la main de Dreyfus et ne pouvait émaner que du prisonnier de l'île du Diable.

MM. Couard, Varinard et Belhomme auraient été aussi affirmatifs pour maintenir, de leur côté, que l'écriture du bordereau n'avait qu'une analogie apparente avec celle du commandant Esterhazy.

Tous trois, individuellement, sont venus déclarer que le commandant Esterhazy, par les motifs indiqués dans leurs rapports, qui se trouvaient sous les yeux des magistrats instructeurs, ne pouvait être l'auteur du bordereau.

Le président M. Loew aurait fait observer à un moment donné que les expertises nouvelles faites sur le bordereau et le papier pelure infirmeraient les déclarations des experts ; mais ceux-ci ont maintenu leurs conclusions.

Il est possible, dans ces conditions, que les premiers experts et les nouveaux soient appelés à s'expliquer contradictoirement devant la Cour de cassation, qui leur soumettrait les éléments d'appréciation qu'elle a recueillis.

Un de nos confrères a dit qu'il était question de transférer l'affaire Dreyfus de la Cour de cassation à la Haute Cour de justice, où elle serait jugée sous la qualification de complot contre la sûreté de l'Etat.

On fait observer, à ce propos, qu'il ne saurait être question de ce transfert, les pouvoirs judiciaires du Sénat étant réglés de façon très étroite par la Constitution et ne pouvant être modifiés en vue d'une procédure spéciale que par une révision de la Constitution et un Congrès.

G. Davenay.

LA JOURNÉE

Vendredi 20 janvier

Conseil des ministres, à l'Élysée. Le Parlement : A la Chambre, interpellations de MM. Breton, sur le dossier ultra-secret ; Bernard, sur les précédents électoraux du préfet de la Gironde ; Debussy et autres, sur les frais de transport en chemin de fer (2 h.).

A la Société de géographie : Compte rendu par M. Marc Monnier de son voyage en Chine : « A travers l'Empire du Milieu, la Chine d'aujourd'hui et la Chine de demain ; en Corée, de la mer Jaune à la mer du Japon ; Mongolie occidentale et Altai, sur la route des grandes invasions, de Kara-Korum à Bagdad » (8 h. 1/2 du soir, 184, boulevard Saint-Germain).

Conférences : Inauguration des conférences de M. Victor du Bled, sur la Société française au dix-huitième siècle : « la Cour de Louis XV » (2 h. 1/2, avenue Hoche, 9). — M. Jules Aulray, avocat : « du Théâtre contemporain » (3 h., Cercle de la rue de Luxembourg). Dans les églises : Fêtes de l'Adoration à Saint-Ferdinand des Ternes (à 8 h. du soir, aujourd'hui et demain, sermon par le R. P. Billot). — Service pour le repos de l'âme du baron d'Orgeval (10 h., Saint-Philippe du Roule).

Le Monde et la Ville

SALONS — Le Président de la République et Mme Félix Faure ont offert, hier soir, un dîner au corps diplomatique et aux membres du gouvernement.

Mme Félix Faure avait à sa droite S. Exc. Mgr Clari, archevêque-évêque de Viterbe, M. de Saint-Siège apostolique, et à sa gauche S. Exc. M. le comte de Wolkenstein-Trotsburg, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire d'Autriche-Hongrie.

Le Président de la République avait à sa droite Mme la comtesse de Wolkenstein-Trotsburg, et à sa gauche Mme la comtesse Tornielli, dont c'était la première sortie depuis sa longue indisposition.

Assistaient en outre à ce dîner :

S. Exc. le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie ; S. Exc. M. de Mier, ambassadeur de Belgique ; S. Exc. M. de Mier, ambassadeur d'Angleterre, et Mme Edmund Monson ; S. Exc. le général Porter, ambassadeur des Etats-Unis ; et Mme Porter ; S. Exc. de Leon y Castillo, ambassadeur d'Espagne, et Mme de Leon y Castillo ; S. Exc. le prince Ourousoff, ambassadeur de Russie, et la princesse Ourousoff ; le général Nazare-Aga, M. et Mlle Lady, le chevalier de Stuers et Mlle de Stuers ; M. et Mme de Dalvanni, M. de Peralt, le baron et la baronne de Charnel.

M. et Mme Duse, M. de Piza, M. Cruz, le baron d'Anethan, M. et Mme de Mier, M. Tching-Tchang, le général Manigat, M. et Mme de Hergmann-Lindencrone, M. Siniya, M. et Mme Argandona, M. et Mme Barros Loco, M. et Mme Kurino, M. et Mme Machau, M. Vannuers, le baron et la baronne Roissard de Bellet, le baron et la baronne de Stein, le baron de Tann, M. de Below-Schlatau, M. et Mme Guechoff, M. et Mme Bartholomé Ferreira, M. et Mme Th. Mauzan, M. Mallarini, M. Van Besschenot, M. Christini, M. et Mme Dominguez, M. Héroca, M. Charles Dupuy, M. et Mme Labret, M. et Mme Delcassé, M. et Mme Peytral, M. et Mme de Freycinet, M. Lockroy, M. et Mme Georges Leygues, M. et Mme Kram, M. et Mme Delonbré, M. et Mme Guillain, M. et Mme Mougnot, M. Jules Légrand, le général et Mme la duchesse d'Auerstadt, le général Zurlinden, le général et Mme Baillolet, M. et Mme de La Galle, M. Blondel, le colonel Mondrès, les commandants Moreau, Bon, de Lagaranne, Humbert, Légrand, de La Motte, Meaux-Saint-Marc, Bouchez ; MM. Crozier et Mollard, M. de Gourié.

Le dîner a été suivi d'une réception très brillante.

— Le comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne en France, et M. de Bulow, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, ont déjeuné avant-hier avec l'empereur et l'impératrice d'Allemagne.

De Saint-Petersbourg : L'ambassadeur de France a donné un dîner de caractère converti avec assistant : M. Roujon, directeur des beaux-arts, et les délégués du gouvernement français à l'Exposition artistique française ; la délégation de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, la plupart des Français de passage à Saint-Petersbourg, ainsi que le personnel de l'ambassade et du consulat de France.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

— La comtesse Arthur de Gabric, née Fithian, a mis hier au monde son premier enfant, un fils, qui, ainsi que sa charmante mère, se porte à souhait.

— M. Richard Strauss, le célèbre compositeur et chef d'orchestre, arrivé à Paris, est descendu à l'hôtel Bellevue.

— Le prince Charles Bonaparte, dont l'état de santé était resté précaire depuis sa grave maladie de l'été dernier, est d'après les médecins de Rome, à toute extrémité. Il a reçu les derniers sacrements.

CERCELES

— Le Président de la République a visité, hier matin, l'École de peinture et de sculpture au cercle Volney.

— Il a été reçu par M. Georges Leygues, ministre des beaux-arts ; Tillier, président du cercle Bouguereau et Benjamin-Constant, membres de l'Institut.

M. Félix Faure a félicité les principaux exposants, MM. Maignan, Saint-Pierre, Renard, Weertz, Noll, Gustave Garaud, Will, Saint-Germier, Toudouze.

— Le Cycling-Rowing-Club donnera ce soir sa représentation annuelle à la salle Duprez.

— Le *Journal du Commerce*, de M. de Buer, et *Savon femmes* la pantomime de M. A. Vignat, musique de M. O. Schiff.

MARIAGES

— Le R. P. Feuillet, Dominicain, a béni, avant-hier, à Saint-Philippe du Roule, le mariage de M. Raoul de Guillebon, capitaine au 12^e régiment d'infanterie, avec Mlle Berthe de Villequier.

Les témoins du marié étaient : le colonel Echemand, commandant le 12^e d'infanterie, et M. Mame, son oncle ; ceux de la mariée, le marquis de Beaucourt et le marquis de Ribains, capitaine au 12^e d'artillerie, et non reconnu dans le cortège et dans l'assistance :

Baronne de Villequier, M. et Mme de Resnes, marquis de Beaucourt, M. et Mme de Guillebon, M. Magimel, marquis de Ribains, comtesse et Mlle de Telt-Thouars, marquis et marquise de Longvilliers, comtesse de Brouville, princesse de Monttholon, duchesse de Valence, marquis et marquise de Brog, comtesse de Broissia, le général et Mme de Lamoignon, baronne et Mlle de Chabaud La Tour, marquis et marquise Doria, vicomte et vicomtesse Blin de Bourdon, comtesse du Douët, le général et Mme de Biré, etc.

La quête a été faite par Mlle de Ribains, de Chabaud La Tour, de Bionval, de Roig, accompagnées par M. de Brouville, les lieutenants de Guillebon, Ludovic de Guillebon et Le Masson.

— Mercredi prochain on célébrera, au temple de la rue de Valenciennes, le mariage de M. Gustave Goldschmidt, fils de M. et Mme Juliette Goldschmidt, avec Mlle Marie Kann, fille de M. et Mme Max Kann, née Kenigs-warter.

Après la cérémonie religieuse, réception et lunch chez Mme Kenigs-warter dans son hôtel du boulevard Haussmann.

— C'est par erreur qu'on a annoncé les fiançailles de Mlle de Belaire.

— Mardi dernier a été célébré, en l'église Saint-Orens d'Auch, le mariage de Mlle Henriette de Batz avec le comte de Lamezan. L'église était comble, et c'est au milieu d'un concours immense de population qu'a eu lieu la cérémonie.

Le baron de Batz a conduit sa sœur à l'autel ; le comte de Lamezan donnait le bras à la comtesse douairière de Lamezan. Venaient ensuite :

Le comte de Pins et la baronne de Batz ; le marquis de Commarque et Mlle L. de Batz ; le comte d'Elbail, ancien sénateur, et la comtesse de Pins ; le comte de Castelbajac et la comtesse d'Elbail, etc.

L'abbé de Lamezan, frère du marié, a donné la bénédiction nuptiale.

Pendant la messe, la baronne de Batz, née de Blest-Gana, a chanté de sa magnifique voix le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* de la « Messe de Sainte-Cécile » de Gounod, selon les indications de l'abbé.

Après la cérémonie a eu lieu, en l'hôtel de Batz, un lunch de cent vingt couverts.

Les jeunes époux sont partis le soir pour leur résidence de la Bordeneuve.

— Mgr Pelgé, évêque de Poitiers, a béni, avant-hier, en l'église Notre-Dame de Poitiers, le mariage de Mlle Cécile Aubert avec le comte du Cheyron du Pavillon. Dans la foule des assistants l'on reconnaissait tout le grand monde de la région et de nombreuses familles parisiennes. Pendant la messe le baron Clampi a chanté merveilleusement le *Panis Angelicus*, de César Franck, et l'*Ave Maria*, de Schubert.

Après la cérémonie, Mme Aubert a donné une réception et un lunch dans son hôtel. Dans les salons du premier étage on admirait les magnifiques et nombreux cadeaux offerts à la charmante mariée.

— On a célébré, avant-hier, à La Flèche, le mariage de M. Gabriel Tramond, lieutenant au 19^e bataillon de chasseurs à pied, fils de l'ancien receveur particulier des finances de La Flèche, avec Mlle Marcelle de Labbe, fille de M. de Labbe, capitaine d'état-major en retraite, receveur particulier des finances de l'arrondissement de La Flèche.

Remarqué dans le brillant cortège : les généraux Jollivet, de Luxer, Prax ; le colonel Julian, commandant le Prytanée, son état-major et tous les officiers de la garnison.

— Hier a été célébré, à Cannes, le mariage du marquis Gonzague de Minow Myszkowski, grand écuyer de l'empereur de Russie, avec

Mme Elise Ostrowska, fille du maréchal de la noblesse du gouvernement de Grodno.

CHARITE

— M. l'abbé Corcuif, curé de Chalette-Montargis, prêchera, dimanche prochain, un sermon de charité, à trois heures, à l'église Saint-Sulpice.

La cérémonie sera présidée par Mgr l'évêque d'Orléans, qui donnera le salut.

M. Widor tiendra les grandes orgues et jouera, pour la sortie, la Fugue en ut, de Bach.

Une quête sera faite par la duchesse d'Estissac née Ségur, la comtesse Hilaire Lamotte, la comtesse de Lévis-Mirepoix, Mme Loreau-Baptiste, la comtesse Madrie de Loos, Mme Martin-Roux, Mme de Villemorin et Mme Colleau.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — De Mme veuve Ch. Panch, belle-mère et grand-mère de MM. Jules Rocques, Lucien Baudrier et Félix Delapalme, notaires à Paris, décédée à l'âge de 74 ans ; — De M. Courbaud, professeur honoraire de l'Université de Paris, décédé à Versailles ; — De Mlle Marie-Thérèse de Longueur, fille du général commandant le corps d'armée ; — De M. Charles-Frédéric Claus, professeur de zoologie à Vienne, décédé en cette ville, à l'âge de 64 ans ; — Du prince Serge Doudoukoff-Korsakoff, dont les obsèques auront lieu à Romanoff, résidence de la famille à Mohilev ; — De la baronne Ulrike de Verneboire de Laurieux, dernier rejeton d'une vieille et riche famille française établie à Berlin, sous le règne

d'abord être de bons citoyens et que nous voulions respecter la magistrature autant que nous respectons l'armée!

— Oui, oui, quand justice sera faite, il ne sera plus question d'un passé que nous ne pouvons plus regretter. Nous avons tous des sentiments, d'idées, de souvenirs, d'espérances communes, dans tous nos cœurs, il y a la Patrie!

— Alors nous penserons à la consolider, à l'affermir.

Ne dites pas que ce sont là de beaux rêves. Ne dites pas qu'ils sont faux.

Déjà sont venus à nous 6,000 mécaniciens de Paris; 3,000 de Saint-Etienne; 3,000 de Marseille. Nous sommes assez nombreux pour que nous puissions plaindre nos adversaires.

Pardonnons-leur; ce sont des Français. Ils nous aident, la patrie nous aide à créer des cercles populaires, à nous habituer à vivre en dehors du parlementarisme qui est le désordre et quelquefois la honte; à faire nous-mêmes nos affaires. La patrie sera pour nous la religion. Des décombres surgira l'armée, seule force nationale intacte, fortifiée par des officiers de trente à quarante-cinq ans qui auront la plus pure moelle, et qui seront le nerf de la France.

Les moyens à employer pour la réalisation de nos rêves?

La lutte contre la dépopulation;

Des lois contre l'ivresse;

L'union des classes;

Le respect des citoyens, même des Israélites, qui sont des citoyens français.

— Bravo!

— Mais, avant tout, respectons la loi, respectons la chose jugée. La patrie le veut et nous portons en nous une telle image de la patrie que sa moindre déchirure ou souillure nous est douloureuse. Oui, soyons patriotes, même par intérêt, puisque tous nos voisins le sont!

Ces derniers mots sont acclamés.

M. François Coppé félicite chaleureusement l'orateur. Il donne ensuite la liste des nouveaux et très nombreux membres de la Ligue.

Des assistants demandent que MM. Forain, le colonel Monteil et Cavaignac fassent partie du Comité.

— Oui, oui, Cavaignac!

Unaniment l'assemblée demande ensuite l'impression et l'affichage du discours de M. Jules Lemaitre.

M. François Coppé répond que le Comité a pu, jusqu'à ce jour, subvenir à ses petites dépenses grâce à l'offre de ses initiateurs, mais qu'on va essayer de réaliser le vœu des ligues par un appel de fonds dont le Comité réglera la forme.

On applaudit et l'assemblée se sépare. Aucun incident au dehors.

Charles Chincholle.

ABSINTHE PREMIER FILS

HYGIÉNIQUE ET APÉRITIF

NOTES D'UN PARISIEN

C'est une très touchante cérémonie que celle qui a eu lieu hier à la Comédie-Française, et qui réunissait tout le personnel du théâtre en commémoration d'une date bien triste et aussi bien glorieuse.

On inaugure, au foyer des artistes, la statue de l'acteur Seveste, mort à l'ennemi, tué dans une de ces journées de l'année terrible, dont M. Jules Claretie a rappelé, en termes émus, le souvenir.

Peut-être, en ce Paris où l'on oublie cependant si vite, se souvient-on encore de cet épisode. Seveste, pensionnaire de la Comédie-Française, avait été blessé à l'attaque de Montreuil. Blessé dans des conditions qui ne laissent aucun espoir, une boîte à mitrailleuse l'emportait hors du champ de bataille. On voulait le transporter chez lui où sa mère et sa sœur l'attendaient. Il ne voulait pas les effrayer; il eut peur de leur faire peur, et il demanda qu'on l'apportât à l'ambulance de la Comédie-Française, dans son autre maison, sur le théâtre où chaque soir il était applaudi et où, sans doute, comme tous les comédiens, il avait rêvé la gloire.

Il l'y a trouvée, mais tout autre, et plus durable assurément qu'il ne pensait. Et quelque chose de cette gloire rejaillit aussi sur ses camarades, car on ne peut songer sans émotion à cette ambulance où, comme à si bien dit M. Jules Claretie, les Clémentines et les Isabelle étaient les mourants et disputant les blessés à la mort. Ces temps sont loin; ils méritent de ne pas être oubliés. Ils effacent bien des petites vanités, disons le mot, bien des cabotages; ils montrent que sous tous les déguisements, le cœur, chez nos artistes, reste toujours à sa place, et que ce n'est pas seulement pour la Cérémonie du Malade imaginaire que la Maison de Molière se retrouve, à l'occasion, tout entière, unie et compacte, dans l'accomplissement de son devoir...

E.

REVUE DES JOURNAUX

M. Conrad de Witt, député conservateur du Calvados, a adressé la lettre suivante au *Moniteur du Calvados*:

Paris, le 18 janvier 1899.

Monsieur,

Le *Moniteur du Calvados* du 17 janvier me consacre un article de critique sur mes votes à la Chambre.

Vous constatez une chose que j'ai pu constater moi-même, c'est que l'affaire Dreyfus a bouleversé tous les partis et fait perdre aux esprits les plus calmes toute notion d'équité, de justice et de droit.

Il n'y a plus, selon vous, ni radicaux, ni modérés, ni conservateurs; il n'y a que des révisionnistes et des antirévisionnistes. J'ai si bien senti cet écueil, ce danger pour le pays, que j'ai pris la ferme résolution de n'être ni révisionniste ni antirévisionniste. Je ne l'ai pas caché à mes électeurs; ils m'ont donné leur confiance, cela me suffit.

Vous plaindez mes électeurs et vous me plaindez. Cette commémoration ne touche évidemment. Peut-être est-elle un peu prématurée.

Pour moi, respectueux serviteur de la loi, je me suis incliné devant la justice militaire lorsque elle a parlé sur la foi d'un ministre de la guerre; j'ai même été jusqu'à voter l'affichage dans toutes les communes de France d'un faux porté à la tribune par M. Cavaignac.

Je le regrette un peu. Plus circonspect à l'avenir, j'attendrais la lumière de la Cour suprême de mon pays et je n'apporterais pas mon concours à ceux qui, tous les jours, traitent les magistrats de la Cour de cassation de bandits, de coquins, de vendus à je ne sais quel syndicat cosmopolite.

J'ai trop le souci de l'honneur de mon pays pour échapper facilement à tous les racontars d'antichambre qui sont portés à la tribune de la Chambre les jours de grandes représentations.

La France, dans sa politique extérieure,

traverse une crise des plus graves. Je n'hésite pas à apporter au gouvernement de mon pays toute la force dont il a besoin, sans me demander même s'il atteint l'idéal que j'ai rêvé.

Recevez, etc.

Conrad de Witt,

Député du Calvados.

La Vie illustrée consacre dans son dernier numéro un très intéressant article à la question d'un rapprochement éventuel de la France et de l'Allemagne. Le signataire de l'article, M. Henry Girard, est allé en Allemagne faire une enquête à ce sujet, et il a demandé à nos voisins ce qu'ils pensaient d'une détente dans les relations entre les deux pays.

M. Schrader, député de Francfort, déclare :

En Allemagne, tout le monde est pacifique, personne ne désire la guerre ni avec la France, ni avec une autre puissance. On ne veut d'aucune personne, à condition que personne ne nous gêne... En ce qui concerne un rapprochement, nous ne demandons pas mieux ici; mais il n'est possible que par le maintien du statu quo territorial. On ne peut soulever d'aucune façon la question d'Alsace-Lorraine ni celles des clauses permanentes du traité de Francfort.

Il ajoute, d'autre part, qu'« on ne désire pas, en Allemagne, voir les Anglais abandonner l'Egypte », et qu'on ne veut, « à aucun prix », la guerre avec l'Angleterre.

Même réponse, au sujet de la question de l'Alsace-Lorraine, par toutes les personnes interrogées par notre confrère, mais même désir aussi de voir la France se rapprocher de l'Allemagne dont ses intérêts dans le monde ne devraient pas la séparer. MM. Hans Delbrück, ancien député et ancien précepteur de Guillaume II, et Otto Arendt, député au Reichstag, directeur du *Deutsches Wochenblatt*, tiennent sensiblement le même langage.

A citer la déclaration de ce dernier :

Après l'affaire de Fachoda, notre population a eu l'impression que votre marine n'est pas aussi puissante que nous le croyions; de même, après l'affaire Dreyfus, tout le monde, ici, est convaincu que votre armée n'est plus aussi forte qu'avant.

Etant donnée cette situation, je ne vois pas, quant à moi, la possibilité d'une alliance franco-allemande. Il faut attendre une occasion qui se reproduira peut-être.

Il résulte de l'enquête de notre confrère que l'opinion publique en Allemagne est essentiellement pacifique, mais qu'elle reste irréductible quant à la question d'Alsace-Lorraine.

L'éventualité de la neutralisation des deux provinces est même repoussée avec force. En un mot, l'Allemagne n'entend rien abandonner de ce que lui a assuré le traité de Francfort.

M. Emile Pouillon publie, dans la *Revue encyclopédique*, un très curieux article sur la légende du roi de Rome, plus vivante que jamais dans l'imaginaire populaire. L'auteur estime que si le duc de Reichstadt fut annihilé par l'hostilité de Metternich, il portait néanmoins, en lui-même l'impossibilité de réussir.

Dualité d'origine et de caractère, contradiction violente, déséquilibre de l'être physique et moral; tout le voit à l'impression.

Il se croyait né pour l'action, il ne pensait qu'à la gloire. Mais la nécessité de chaque son ambition, de dissimuler son rêve, en avait fait un être d'analyse, concentré, défiant, douter des autres et de lui-même. L'éducation qu'il avait reçue, les habitudes d'esprit qu'il avait contractées avaient fait jusqu'à la dernière goutte les sources de sa volonté.

La cause la plus profonde, peut-être, de l'échec du fils de l'Empereur fut son infirmité physiologique, ce rachitisme qui mettait en opposition le jeu déjà régulier et puissant des organes cérébraux avec le développement incomplet de la charpente osseuse; déséquilibre fondamental qui se répercutait dans toutes les fonctions et intellectuelles, où les impulsions de la jeunesse, la fougue de l'âge, chancelaient, s'arrêtaient court, paralysés par l'impitoyable analyse, par la logique amère, par la désillusion de l'âge mûr.

De très belles reproductions des portraits les plus connus du roi de Rome accompagnent l'article de M. Pouillon. Signalons notamment le masque d'après le moulage original appartenant au prince Roland Bonaparte.

Le même numéro de la *Revue encyclopédique* contient également un intéressant article de M. Aloïse Ebray sur « les lies Hawai » et des notes scientifiques d'un vif intérêt, le tout semé de jolies illustrations.

Le dernier numéro, très varié et très intéressant, du *Magasin pittoresque*, contient un document bien curieux et d'une pénétrante poésie. C'est une photographie inédite représentant Alphonse Daudet et Mistral assis vis-à-vis l'un de l'autre, au grand soleil de la Camargue, les pieds dans les cailloux et les herbes, en un laisser-aller charmant.

M. Ch. Formentin nous conte en quelle circonstance fut faite cette photographie unique qui lui a été communiquée par un bon Provençal, homme d'esprit et de cœur, Meste Eyssette.

Frédéric Mistral se trouvait au mas de Vers, où les vendanges battaient leur plein. Un jour, au milieu du repas, on lui apporta un billet. On y lisait ces mots : « Tu sies au mas de Vers, e ben, ieu sieu nu mas blanc; vene que t'embrasse. » — ANFOS DAUDET. »

« Tu es au mas de Vers; eh bien moi, je suis au mas blanc; viens que je t'embrasse. » — ALPHONSE DAUDET.

Ce jour-là, le dessert ne languit pas. Mistral oublia de chanter son couplet; vite, après un dernier coup de vin, toute la bande se mit en route. Vendangeurs et vendangeuses, avant à leur tête Mistral qu'encadraient Mme Albert Girard et Meste Eyssette, se rendirent à la ferme voisine. Daudet attendait à la porte, assis sous un figuier. On s'embrassa très fort, en voisins, en camarades. Les vendangeuses et vendangeurs des deux mas se frottaient réciproquement leur frimousse enluminée. Et comme déjà — bien que l'histoire remonte à plus de dix ans — il n'y avait pas de fête sans photographie, il fut décidé qu'un instantané, dont le cliché serait bise, servirait pour l'avenir cette pittoresque entrevue. Une chaise et un fauteuil furent immédiatement charriés sur un champ à côté, en terre de Camargue, et le photographe braqua son objectif.

Dans la *Revue des Revues* M. L. de Norvins, dans les articles si piquants sur les milliardaires ont été fort remarqués, fournit des détails curieux sur certains côtés inconnus de l'existence des riches Américains. Voici ce qu'il nous apprend sur le recrutement de la milliardaire, qui arrive d'un peu partout :

En vient de France, il en vient d'Angleterre ou d'Allemagne, il en vient même de Chine, comme ces demoiselles Ah-Fong, aujourd'hui lancées dans le monde le plus exclusif des « Quatre-Cents ».

Les demoiselles Ah-Fong sont nées à Honolulu, d'un père chinois et d'une mère canaque.

Arrivé à Honolulu comme coolie, il y a de cela bien des années, l'industriel Ah-Fong y amassa une énorme fortune, grâce surtout à son amitié avec le roi Kalkakua, qui lui concéda le monopole du commerce de l'opium. Alors, l'entassement des dollars commença, et Ah-Fong construisit à Honolulu le palais qu'il habite aujourd'hui et qui surpasse en splendeur la majeure partie des demeures royales. Le chiffre de sa fortune est immense : on prétend même qu'il n'en a lui-même qu'une idée approximative. Mais on peut tirer un renseignement de ce fait que l'ancien coolie donné à chacun de ses enfants, au moment du mariage, une dot de plusieurs millions de dollars. Or, il a treize filles et deux fils!

Trois des demoiselles Ah-Fong vont faire, cet hiver, leurs débuts dans le grand monde de la Cinquantième-Avenue, sous le chaperonnage de l'une des femmes les plus exquises des « Quatre-Cents », Mme S. Humphreys. C'est la certitude du succès, c'est-à-dire du mariage. Quant au papa Ah-Fong, il n'embrassera pas ses enfants. Il est obligé maintenant, sous peine de mort, de ne pas quitter la Chine où il a commis l'imprudence de rentrer et où, déjà, il n'a pu sauver sa tête qu'en payant une amende de cinq millions. Il en a profité pour reprendre sa première femme, qu'il avait purement et simplement abandonnée au moment de son départ pour Honolulu. De même, la canaque, Mme Ah-Fong, deuxième du nom, toujours en parfaite santé, est décidée à ne jamais sortir de son palais d'Honolulu.

Ce sont pas les demoiselles Ah-Fong qui s'en sont plaintes. De semblables parents ne feraient que gêner la liberté de leur essor.

Le Liseur.

A L'ACADÉMIE DE ROME

Le célèbre professeur Fortunati a énoncé en séance publique de l'Académie royale de médecine de Rome les précieux qualités des verres isométriques en ces termes : « ... Clarté merveilleuse, limpidité incomparable, homogénéité absolue de la matière, verres moins forts pour tous les degrés de myopie ou de presbytie. » Cela suffit à expliquer le succès considérable et universel des verres isométriques, dont l'unique dépôt est à Paris, chez Fischer, 19, avenue de l'Opéra.

LA CHAMBRE

Jeu 19 janvier 1899.

LE BUDGET

Avant de revenir à la discussion générale du budget, la Chambre est appelée à se prononcer sur un projet de résolution présenté par M. Paschal Grousset. Cette motion est ainsi conçue :

La Chambre nommera dans ses bureaux une Commission chargée de faire un rapport, avant la discussion du budget de la marine, sur les nouveaux torpilleurs submersibles.

On se récrie. Plusieurs députés objectent, de leur banc, qu'en cette matière la compétence de la Chambre n'est pas suffisamment démontrée. Mais M. Paschal Grousset insiste et réclame un vote d'urgence. La question peut-elle être jugée par le Parlement? J'en doute; je suis bien certain, en tout cas, qu'elle est à l'ordre du jour, et qu'elle intéresse le public :

M. Paschal Grousset. — Des expériences de torpilleur submersible, dont M. le ministre de la marine n'a point fait mystère, vient d'avoir lieu en rade de Toulon et entre Toulon et Marseille.

Le submersible *Gustave-Zédé*, si l'on s'en rapporte aux comptes rendus officiels, a produit une impression favorable sur les témoins de ses essais.

Ces expériences ont préoccupé vivement l'opinion en France et à l'étranger, notamment en Angleterre. Elles sont d'une importance capitale, au moment où nous sommes, si, en effet, la navigabilité du *Gustave-Zédé* est démontrée, c'est une révolution navale, c'est un déplacement de la puissance maritime.

Il y a quinze ans que la question est à l'étude. C'est à l'intervention personnelle de M. Lockroy qu'on doit de l'avoir vu aboutir. (Très bien ! très bien ! à gauche.) Mais personne n'ignore que des interventions financières ont été faites pour la construction de ce sous-marin.

Un indicatif de métallurgistes a fait un vrai opposition au système des sous-marins.

Je me souviens d'avoir vu, il y a douze ans, en chantier, le sous-marin le *Goubet* qu'on a empêché de réussir. Il était trop facile de dire qu'il n'était pas parfait.

Quant à moi, je déclare que le problème des sous-marins n'est pas insoluble. C'est un problème de technique.

Si nous avons un submersible qui marche, il faut en construire d'autres. Il importe que nous soyons fixés sur cette question capitale avant que le budget de la marine vienne en discussion.

Je sais que M. le ministre de la marine nous dira que les expériences ont été satisfaisantes et qu'on va mettre sur chantier un certain nombre de sous-marins.

M. Paschal Grousset ajoute qu'il n'a qu'une confiance relative dans les déclarations ministérielles, toujours optimistes, et il demande que la Chambre, pour voir par ses propres yeux, envoie une délégation à Toulon. Cette délégation fera un rapport et « nous saurons par elle s'il convient de continuer la construction des cuirassés ou s'il faut, au contraire, y renoncer pour s'adonner exclusivement à la construction des types rapides, les nouveaux croiseurs et les sous-marins ».

M. Lockroy ne semble pas croire que cette délégation puisse faire œuvre utile :

M. Edouard Lockroy, ministre de la marine. — Je comprends les sentiments très patriotiques auxquels obéit notre honorable collègue. Mais je crois que la proposition n'a pas une grande portée pratique.

Je ne vois pas ce qu'une Commission parlementaire de la Chambre pourrait ajouter aux constatations des hommes techniques qui ont assisté à des expériences connues de la France entière. Permettez-moi de dire que ce n'est pas une Commission parlementaire qui pourra décider d'un croiseur ou d'un sous-marin. (Rires au centre et à droite. — Interruptions à l'extrême gauche.)

Les faits sont là. Le bateau sous-marin a lancé ses torpilles, et il a fait une admirable traversée de Toulon à Marseille, c'est-à-dire qu'il a prouvé non seulement ses qualités de combattant, mais ses qualités de navigateur.

Nous pouvons nous en féliciter, et permettez-moi de saisir l'occasion de dire à cette tribune que la France est la seule nation de l'Europe qui ait résolu le problème d'une façon aussi complète, et tout à l'honneur de la marine française et de notre pays. (Applaudissements.)

M. Paschal Grousset réplique. Il redoute, dit-il, la campagne intéressée organisée par les métallurgistes contre les submersibles. Il rappelle les attaques

de plusieurs journaux qui prétendent que les expériences faites devant le ministre de la marine ont été truquées, qu'il n'est pas vrai que le *Gustave-Zédé* plonge et remonte à volonté, ni qu'il possède les qualités de navigation qu'on lui attribue; et M. Paschal Grousset termine par un bon coup d'épéron dans la coque ministérielle : « Si M. le ministre de la marine, qui n'est pas plus plongeur que moi, a pu être édifié, je ne vois pas pourquoi la Chambre ne serait pas apte à juger l'expérience. »

La Chambre ne s'est pas crue idoine, comme disaient nos pères, car elle a repoussé l'urgence par 357 voix contre 421 et elle s'est remise tranquillement à la discussion générale du budget.

Il y a trois jours que cette discussion dure et elle manque un peu d'intérêt. Cependant, M. le comte d'Agout, député du Sénégal, a dit, avec une modestie et une simplicité qui lui ont conquis d'emblée la sympathie de la Chambre, d'excellentes choses sur notre situation coloniale. M. d'Agout a un grand avantage sur beaucoup de ceux qui parlent des colonies : il y est allé, il y a séjourné, et ce qu'il apporte à la Chambre, c'est le fruit d'une expérience de quinze ou vingt ans. Avec cela, on est armé.

Il a protesté — avec beaucoup de politesse — contre les pronostics pessimistes de M. Pelletan. Plusieurs de nos colonies, surtout celles de la côte occidentale d'Afrique, nous rapportent plus qu'elles ne nous coûtent. Les indigènes nous sont très attachés, et dans les expéditions entreprises avec eux, ils nous défendent jusqu'à la mort.

Ce n'est pas tout : les conflits entre l'autorité militaire et l'autorité civile ont beaucoup perdu de leur ancienne acuité. Quant à Madagascar, il faut tenir compte des difficultés exceptionnelles que la pacification y a rencontrées :

M. le comte d'Agout. — Ici, la question à une autre face. Si Madagascar nous coûte cher, il faut admettre aussi que tous les dépassements de crédit ne portent pas sur une seule année.

M. le rapporteur général. — Les seize derniers millions portent sur l'exercice 1897.

M. le comte d'Agout. — En tout cas, il faut mettre en regard les résultats obtenus par le général Galliéni. Il a rétabli dans ce pays la tranquillité et la sécurité.

Quand on a obtenu de pareils résultats et rendu un service aussi important que la pacification de ces vastes territoires, il faut le proclamer à la tribune. Je tiens à le dire bien haut, pour que nous n'ayons pas l'air de céder, en matière coloniale, à une défiance et à un abandon de nous-mêmes. (Applaudissements sur divers bancs.)

Le ministre des finances, M. Peytral, a fait le discours d'usage pour expliquer la politique budgétaire du gouvernement. Mais que dire en face d'un budget d'attente? Pas d'idées nouvelles, pas de vues générales, un simple exposé, sincère et correct. Le gouvernement s'attache à deux principes tutélaires, l'unité de budget et l'amortissement. L'unité de budget, c'est-à-dire l'incorporation de toutes les dépenses et de toutes les recettes dans un seul budget, dans le budget ordinaire. Pas de caisses spéciales, pas de comptes à part. La méthode est excellente : quand on est à deux doigts de la faillite, à moins de se crever les yeux, il faut absolument s'en apercevoir. L'amortissement aussi a du bon, même quand on couvre saint Pierre en décaissant saint Paul.

M. Peytral s'est plaint, sans animosité, des querelles qui lui a cherchées la Commission du budget; il ne lui en garde pas rancune, et il a presque embrassé M. Pelletan.

M. André Berthelot, membre de la Commission, rendrait des points au docteur Pangloss. Il a proclamé que tout est bien dans nos budgets et que, sous ce rapport, la troisième République dame la pion à tous les régimes antérieurs. Il n'a même pas peur des douzièmes provisoires; encore un peu il aurait soutenu que c'est une excellente innovation. On l'a beaucoup applaudi. Les Chambres ont un goût prononcé pour les orateurs roses.

Enfin cette interminable et inutile discussion générale a été close sur un discours de l'amiral Riouner. Je dis un discours; en réalité, c'était plutôt une promenade un peu buissonnière à travers le budget, avec escales prolongées sur la marine.

L'amiral ne veut pas que la marine s'emballe, et il s'est efforcé de la mettre en garde « contre les utopies ». Est-ce une attaque aux insubmersibles de M. Paschal Grousset? Quant aux gaspillages, il a signalé, il les a flétris avec une énergie pelléanesque. Sa forte voix résonnait à la tribune comme sur le pont d'un navire; mais elle se brisait, ça et là, aux murs de la salle et la phrase arrivait quelquefois aux oreilles de l'auditoire avec des répercussions qui en altéraient un peu la netteté. Qu'importe! On sentait que, sous l'orateur, il y avait un marin et un homme.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

Momentanément exilé du Palais-Bourbon, l'affaire a trouvé un asile au Luxembourg. M. Ponthier de Chamilland interpelle sur les retards apportés par la Chambre criminelle dans le règlement de juges; M. le Provost de Launay, contre la Chambre criminelle, et M. Girault, sur le cas de M. Quesnay de Beaurepaire.

M. le président. — J'engage l'orateur à s'abstenir d'attaques de ce genre contre une catégorie de citoyens.

M. Destieux-Junca. — Il fut un temps où la droite défendait la justice.

M. le Provost de Launay. — Il fut un temps où vos amis la faussaient.

M. Ponthier de Chamilland. — Dès lors, on ne parle plus de rien, personne ne bouge de ronfler. (Murmures.)

L'administration de la justice se trouve donc compromise et, avec elle, le bon renom de la Chambre criminelle qui semble prouver sa décadence, ses sentiments de suspicion contre la justice militaire.

On évite de faire comparaitre M. Piquart devant ses juges parce qu'il est la chevill

ouvre de la revision. Condamné, il serait disqualifié. (Interruptions.)

Je ne préjuge absolument rien. (Bruit.) Je constate que vous avez peur de voir sur les bancs d'une juridiction quelconque cet homme que la Chambre criminelle a pris sous sa protection. (Nouveau bruit.)

La France a vu avec douleur s'engager la procédure de revision qui la rejette dans l'agitation. Elle réédite un mot célèbre : elle cherche, à la Chambre criminelle, des juges et n'y trouve que des complices de la revision. (Interruptions prolongées. — Cris : à l'ordre!)

M. le président. — Vous vous êtes plaints, vous amis et vous, que l'on insultait l'armée; vous ne pouvez pas insulter une des plus hautes juridictions du pays. Je vous prie de retirer cette expression.

L'orateur la retire et conclut en réclamant « l'intervention correcte de M. le garde des sceaux ».

M. Denoix. — Il n'y a qu'un mot à dire. M. de Chamilland a parlé des injures dirigées contre l'armée; ce que je trouve plus injurieux encore, c'est l'action d'un ministre supposant, sans preuves suffisantes, qu'il y a un capitaine d'artillerie traître à la patrie.

M. Théodore Girard. — Il est impossible de ne pas se sentir ému de tristesse au spectacle des incidents dont nous sommes les témoins.

Un des plus affligants est la démission théâtrale de M. de Beaurepaire. Il a beau appeler à son aide le rapport du capitaine Herqué et les témoignages des garçons de bureau, il faut qu'il s'explique sur le fait qui reproduit une accusation déjà connue, qui serait portée demain contre la Cour de cassation tout entière, si elle était appelée à juger dans cette affaire.

M. le président du Conseil disait, il y a quelques jours : « Finissons-en ! » Il avait raison. Pour y arriver, il faut proclamer le principe de la séparation des pouvoirs. Applaudissements à gauche. Il faut aussi réprimer les attaques contre la magistrature, comme on a réprimé les attaques contre l'armée. Il faut, enfin, que tous les vrais patriotes, que tous les bons Français, soient d'accord pour respecter la décision de la justice. (Applaudissements prolongés à gauche.)

M. le Provost de Launay montre une plus grande indulgence pour « la démission théâtrale » de M. Quesnay de Beaurepaire; mais il n'a nul besoin de son argumentation pour être convaincu qu'il faut substituer à la Chambre criminelle la Cour de cassation.

Le procureur général, M. Manau, est plein de partialité, M. Bard est sujet à l'erreur, la Chambre criminelle est suspecte.

M. le Provost de Launay. — J'ajoute que le jugement ne sera pas accepté, parce que la France ne pardonnera pas la campagne faite contre l'armée. En face, on placera affirmations de cinq ministres de la guerre dont on ne peut suspecter le patriotisme. Leur témoignage restera. M. le président du Conseil a dit : « Finissons-en ! »

M. Charles Dupuy, président du Conseil. — Cela ne finit pas parce que vous interpeztez toujours.

M. le Provost de Launay. — On ne peut accuser la Chambre criminelle dans laquelle il y a cinq magistrats nommés par le ministre qui a ordonné la revision. (Interruptions.)

Il faut constater l'alliance entre les survivants de la Commune, les intellectuels et les débris du Panama. (Interruptions.)

J'ai voulu apporter ici une protestation, vous avez rendu la tâche difficile; le Sénat m'avait habitude à plus de courtoisie.

Le fait est que les sénateurs, sans cesser le moins du monde d'être courtois, montrent peu de goût pour les attaques contre la haute magistrature et, plus respectueux que les députés de la séparation des pouvoirs, supportent avec impatience l'intrusion de la politique sur le terrain judiciaire. Enfin, ils estiment, comme le président du Conseil, que le meilleur moyen d'en finir consiste encore à ne pas recommencer sans cesse. Ils ne pensent pas que, pour éteindre un incendie, il soit prudent de mettre du pétrole dans les lampes.

C'est, en somme, ce que vient dire M. Girault, qui parait en vouloir à M. Quesnay de Beaurepaire : « Il n'a rien

bonissent fort utilement. M. Chavvieu, retraité de la Société des voitures Belfize, vient de trouver un joint mécanique qui supprime l'entretien et qui se fait pour tous les types de voitures.

— Un service public d'automobiles fonctionnera bientôt entre le cap-Griz-Nez et Wimereux dans le Pas-de-Calais, en passant par Ambloy-lez-Arras et Arras.

Vélocipédie. — La Commission sportive de l'U. V. F. désireuse d'ordonner, dès le commencement de l'année, les différentes fonctions qui lui sont rattachées, a décidé de s'occuper tout spécialement du concours de la Coupe de France, qui aura lieu dans le Nord, par où elle vient de faire parvenir à ces derniers un questionnaire détaillé.

— Aussitôt toutes les réponses parvenues, des instructions nettes et précises seront données, afin d'éviter, à l'avenir, des erreurs ou des réclamations.

Sur la Côte d'Aur, tout cet hiver, dégringolant et descendant éperdu et Français, nos motards ont dans leurs promenades que les bicyclettes de la marque Georges Richard, portant le Trèfle à quatre feuilles.

— Ne faut-il pas oublier que les pneumatiques Michelin ne sont pas seulement les meilleurs pour les automobiles, mais encore pour les bicyclettes. Les touristes qui veulent avoir un bon bagage de tourisme, ne peuvent pas ne pas acheter le Michelin de préférence à tout autre.

Courses à pied. — Le Championnat de cross-country organisé par la Fédération des sociétés athlétiques de France se disputera, le 19 mars,

ciétés pount engager un nombre illimité de
couteurs, dont les six premiers de chaque club
comptent seuls pour le classement par équipes

P. M.

EAU D'HOUBIGANT la plus acide pour la TOILETTE.
HOUBIGANT, C. F. S. - Honore

ERNEST Imitation parfaite **DIAMANT**
Prix des marchés
Boulevard des Italiens, 24. — **DU CAP**

ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PARFUM
HOUBIGANT, 19, FAS - Honore

BYRRH BYRRH
à base

BYRRH BYRRH

FLUIDE IATIF DE JONES

DENTIFRICES

DES RR. PP.
BÉNÉDICTINS
DE
Soulac

Eviter les Imitations

Petites Annonces

La Ligne..... 6 francs
Par Dix insertions ou Cinquante lignes
dans le délai d'un mois, la Ligne.. 5 francs

La Ligne se compose de trente-six lettres.

PLAISIRS PARISIEN

Programme des Théâtres

OPÉRA. — 8 h. 0/0. — La Burgonde.
DEMAIN, Lohengrin.

FRANÇAIS. — 8 h. 0/0. — Louis XI.
DEMAIN, le Bergeron.

OPERA-COMIQUE. — 8 h. 0/0. — Carmen.
DEMAIN, Mignon.

ODEON. — 8 h. 1/4. — La reine Pédauque.

GYMNASE. — 8 h. 1/2. — Un Fiacre à l'heure
Trois Femmes pour un Mari.
VAUDEVILLE. — 8 h. 1/2. — Georgette Lemeunier
THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 0 h. 0/0. —
Relâche.
RENAISSANCE. — 0 h. 0/0. — Relâche
VARIETES. — 8 h. 1/4. — Les Chaussons de
danse; le Voyage autour du Code.
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 1/2. — Caillette; Chéri
PORTE-S-MARTIN. — 8 h. 0/0. — Cyprien

CHATELET. — 7 h. 3/4. — La Poudre de Perlin pinpin.
GAITE. — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Ango.
AMBIGU. — 8 h. 1/2. — La Micoche.
NOUVEAUTES. — 8 h. 1/2. — La Dame de che
 Ma.
FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 3/4. — Folies
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 3/4. — Véronique
THEATRE-ANTOINE (EX-MEUS-PLAISIRS

T 8 h. 1/2. — Les Fenêtres; l'Ecole des veufs.
C OMEDIE-PARISIENNE. — 8 h. 3/4. — Mirages
Franchise.
N NOUVEAU-THÉATRE. — 8 h. 1/2. — Le Roi de
Rome.
C LUNY. — 8 h. 3/4. — La Poule blanche.
T THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 8 h. 1/2.
La Porteuse de pain.
D ÉJAZET. — 8 h. 1/2. — Mam'zelle Pâris; l'
Turbutaine de Marjolain.
L A BODINIÈRE. — 9 h. — Théâtre de la Nature
« La Création du Monde. »

BOUFFES DU NORD. — 8 h. — L'As de Trèfle.
BELLEVILLE. — 8 h. 1/4. — La Case de l'Oncle Tom.
MONTMARTRE. — 8 h. — La Jeunesse de Mousquetaires.
MONCEY. — 8 h. 1/4. — Mademoiselle Nitouche.
CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.
CINÉMATOGRAPHE, fondé par MM. Lumière, d. Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

Spectacles, Plaisirs du Jour

FOLIES-BERGÈRE Téléphone: 102.59 - 881.15
62 CHAMPIONS
G^e PRIX DE LUTTES DE LA VILLE DE PARIS
Les Bonhâir; le Géant Constantin; Lidia; Biographe
Jes... dim., et fêtes
matinées à 2h1/2 **FOLIES-BERGÈRE**

NOUVEAU CIRQUE Téléphone: 241.84 - 881.15
Merc., jeudis, dim. et fêtes
matinées à 2h1/2
La Cascade merveilleuse
et les "Pommes d'Or" p...
Thérèse Remy
Goat Nitro, le proto
type du chevi d'essai

NOUVEAU CIRQUE

CASINO MUSEE ANGEL
DE
PARIS
OLYMPIA Tous les soirs, spectacle varié
LIDIA dans son répertoire
Conte de Mai, Folles amours, divertissements
THALES, L. VIGIL - LA BELLE CAPABIANCO
DUCEUX-GIRAUD
Dim et fêtes, matin, réserv. familles
PALAIS CHAMPS-ELYSEES
RATON
8 Séances - 32 lutteurs
ROYAL, BIOGRAPHE

PARLONS PATINOIRE TOUS LES JOURS
DE 9 heures à 11 heures
GLACE Le matin, de 9 heures à midi
L'après-midi, de 2 heures à 7 heures
Le soir, de 9 heures à minuit.

ELDORADO *Parlons d'autre chose, revue.*
M^{mes} Ciriac, Bertholy, Puget
Mistinguette, M^{re} Raïter, Caudieux, Broca, Honoré

SCALA *En vôte de la chair.* Revue.
M^{mes} Polaire, Therval, d'Alvarez, etc.
MM. Subac, Maurci, Grandius, Lajal, Baldy, etc.

LA BOULINIERE TOUS LES JOURS
de 3 heures à 11 heures

Matinees-Conferences. — Le soir, Spectacle.

